



HAL
open science

Les intellectuels au service de la République : le voyage de Rafael Alberti et María Teresa León en Union Soviétique en 1937

Natalia Kharitonova, Marie-Claude Chaput

► **To cite this version:**

Natalia Kharitonova, Marie-Claude Chaput. Les intellectuels au service de la République : le voyage de Rafael Alberti et María Teresa León en Union Soviétique en 1937. Matériaux pour l'histoire de notre temps, 2017, Guerre d'Espagne : Intellectuels et engagements, 123-124, pp.16-21. 10.3917/mate.123.0016 . hal-03728485

HAL Id: hal-03728485

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03728485>

Submitted on 30 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les intellectuels au service de la République : le voyage de Rafael Alberti et María Teresa León en Union Soviétique en 1937

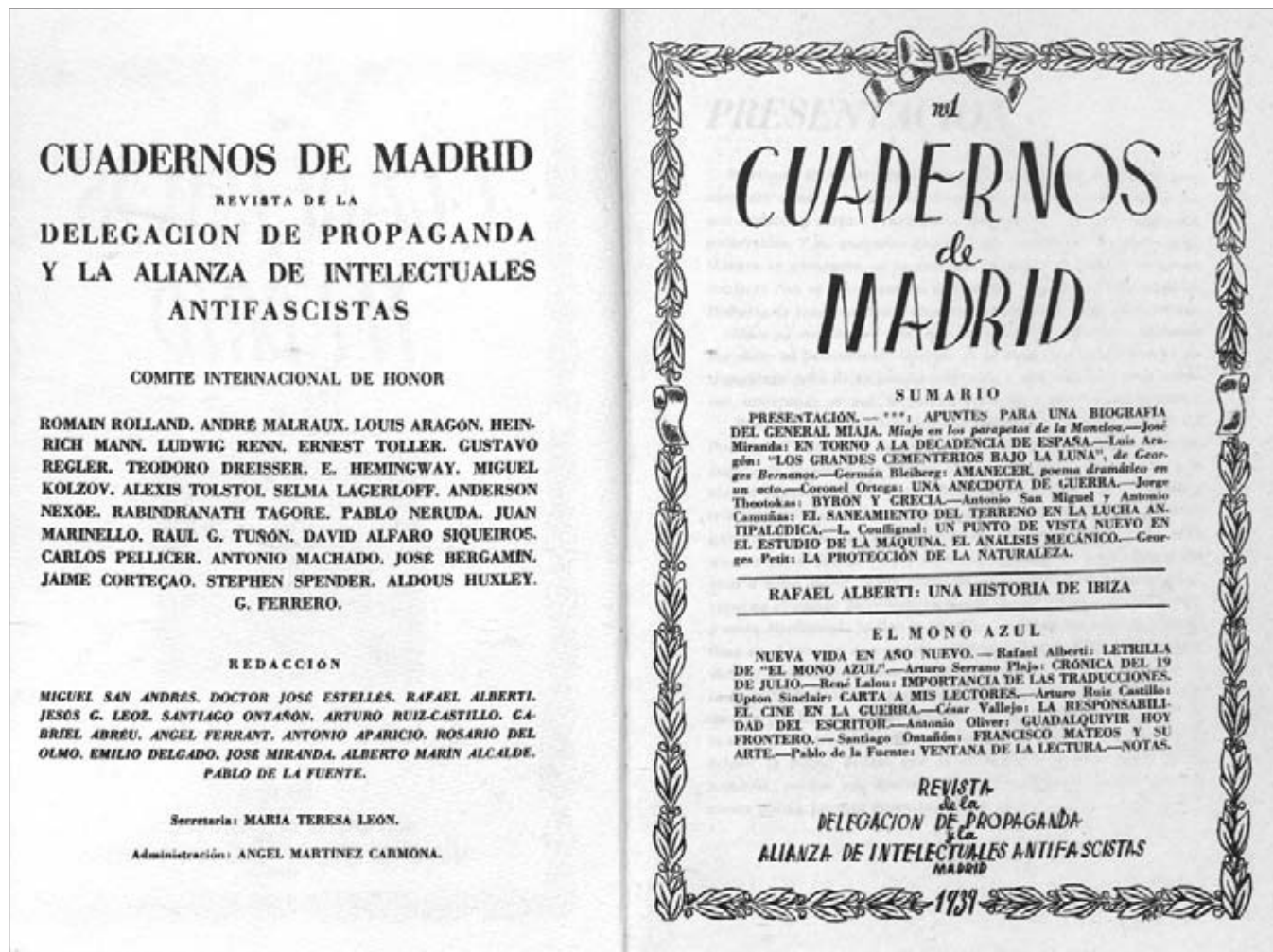
NATALIA KHARITONOVA, NATIONAL RESEARCH UNIVERSITY HIGHER SCHOOL OF ECONOMICS (MOSCOU)
ARTICLE TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR MARIE-CLAUDE CHAPUT.

En février 1937, la République espagnole entrait dans une période particulièrement difficile. Au cours de la première année de la guerre, l'armée de Franco avait obtenu un important appui militaire de l'Allemagne et de l'Italie, alors que l'Union Soviétique était l'un des rares pays à avoir apporté son aide à la République. Le Comité de non-intervention débattait du contrôle des frontières maritimes des côtes espagnoles pour éviter de nouvelles livraisons d'armes et l'entrée de forces étrangères. Pour le gouvernement républicain, il était vital de donner à la lutte contre les insurgés un écho international plus important. L'une de ses propositions, relevant de la diplomatie culturelle, fut de réunir à Valence, capitale de la République, les intellectuels de différents pays en suivant l'exemple du premier Congrès international des écrivains pour la défense de la culture, qui s'était tenu à Paris en 1935. Rafael Alberti et María Teresa León jouèrent un rôle décisif dans l'organisation du Congrès des écrivains en Espagne, comme en témoignent les démarches qu'ils entreprirent au printemps 1937 dans la capitale soviétique. Dès le début du conflit militaire, le couple d'écrivains participa activement, et de différentes manières, aux campagnes de propagande organisées par les intellectuels républicains : écrits, allocutions dans des meetings, interventions radiophoniques, représentations de théâtre, organisation de l'évacuation de la collection du Musée du Prado. En février 1937, Alberti décida d'entreprendre avec sa femme un nouveau voyage à Moscou. Ils y avaient déjà séjourné à deux reprises : en 1932, ils étaient venus avec l'agence touristique soviétique Inturist et en 1934, sur invitation officielle, ils avaient représenté les intellectuels espagnols au premier Congrès des écrivains soviétiques².

LA PRESSE SOVIÉTIQUE ET LE SÉJOUR DU COUPLE ALBERTI EN URSS

Le voyage du poète et de sa compagne fut amplement couvert par les journaux soviétiques qui publièrent le compte rendu détaillé de presque tous leurs déplacements. Des informations sur leur séjour à Leningrad et à Moscou paraissaient chaque jour, elles étaient placées généralement en vis-à-vis des nouvelles du front espagnol et des cartes correspondantes. La guerre civile, dans un pays dont on ne savait encore presque rien peu de temps auparavant, occupait désormais dans la presse soviétique une place centrale. La visite des deux écrivains s'inscrivait donc dans ce contexte où l'Espagne républicaine suscitait un courant d'intérêt et de sympathie entretenu par les médias.

Le 28 février 1937, le journal *Izvestia* annonçait que, la veille, le célèbre poète révolutionnaire espagnol Rafael Alberti et la non moins fameuse auteure María Teresa León étaient arrivés à Leningrad³. Les articles publiés dans la presse tout au long des trois semaines passées par les Alberti en Union soviétique regorgeaient de détails sur leur séjour. Les lecteurs apprenaient ainsi qui les avaient reçus à la gare, où ils s'étaient rendus, quels endroits ils avaient visités, à qui ils avaient parlé et leurs impressions sur ce nouveau voyage. Le 1^{er} mars 1937, María Teresa León faisait partager ses projets aux lecteurs soviétiques dans les colonnes du quotidien *Pravda* : « Dans les jours qui viennent nous voulons voir tout ce qu'il y a de nouveau à Moscou. Il y a tant de choses nouvelles. Nous irons d'abord voir votre magnifique métro, le musée Lénine et nous visiterons l'exposition consacrée à Pouchkine.⁴ »



Revue Cuadernos de Madrid : Revista de la delegación de propaganda y la Alianza de intelectuales antifascistas, Madrid, 1939, Coll. BDIC.

À Moscou, Alberti et León visitèrent le Musée de la Révolution, ils assistèrent à la représentation de la pièce de Shakespeare, *Beaucoup de bruit pour rien*, donnée au théâtre Vajtanvov, et à celle du texte d'Alexandre Afinoguenov, *Salut l'Espagne!*, au théâtre des Syndicats⁵. Ils intervinrent dans des meetings à l'École supérieure d'industrie du pétrole et dans les usines de broderie Telmann où les ouvrières interprétèrent pour eux des chansons populaires russes, tandis que des enfants leur dédièrent la cérémonie d'entrée dans les organisations de pionniers en leur offrant leur foulard rouge, symbole de l'union des enfants⁶. Les écrivains espagnols furent invités aussi à la soirée poétique de Titsián Tabidze, au cours de laquelle l'auteur géorgien lut ses vers sur la guerre civile espagnole, et Alberti récita quelques-uns de ses poèmes⁷. Les deux auteurs espagnols se rendirent également à la rédaction des journaux *Pravda*⁸ et *Izvestia*⁹. Le 20 mars au soir, ils furent reçus au Kremlin par Joseph Staline, le Secrétaire général du Comité central du Parti communiste russe (CC du PCUS)¹⁰. Le 24 mars 1937, ils prirent le train à Moscou pour se rendre à Leningrad puis dans la petite ville de

Pushkin et le 25 mars, ils partirent pour la Finlande voisine d'où ils repartirent vers l'Espagne¹¹. Cette chronique, fondée sur la lecture de la presse soviétique de l'époque, pourrait laisser croire qu'il s'agissait d'un séjour caractéristique de l'accueil protocolaire généralement réservé aux hôtes de marque en URSS, dans le cadre d'un tourisme que l'on peut qualifier de politique. En effet, le voyage des Alberti n'avait, du moins en apparence, rien d'extraordinaire. L'administration soviétique pratiquait et perfectionnait depuis des années son art de l'hospitalité à l'égard des écrivains occidentaux¹². La rencontre du couple avec Staline n'était en soi pas extraordinaire, puisque le 8 janvier de la même année, le dirigeant de l'État soviétique avait reçu, de la même manière, l'écrivain allemand Lion Feuchtwanger. Cependant, la presse soviétique passa sous silence toute une série de circonstances liées à leur séjour. Fort curieusement, les journaux ne révélèrent pas la véritable raison de leur voyage en URSS. Aussi, si l'on s'en tient à la version donnée dans la presse, est-il totalement impossible de comprendre quelles raisons poussèrent, en pleine

•••

- guerre civile, Alberti et León, tous deux membres de l'Alliance des intellectuels antifascistes, à abandonner l'Espagne avec pour seule fin de découvrir les nouvelles réalisations industrielles et culturelles à Moscou et Leningrad depuis leur précédente visite trois ans plus tôt. Mais les reporters d'*Izvestia* et de la *Pravda* ne furent pas les seuls à suivre Alberti et León pendant leur séjour. Les autorités soviétiques prêtèrent, elles aussi, une grande attention à la visite des deux écrivains espagnols et, aujourd'hui, la documentation conservée dans les archives publiques russes nous permet de brosser un tableau à la fois bien plus précis et bien plus riche d'enseignement de leur séjour en URSS.

LES ALBERTI SOUS LE REGARD DES SERVICES SECRETS

Le 3 mars, un premier rapport secret sur l'arrivée des Alberti fut envoyé directement à Staline. Son auteur, Vladimir Stavski, président de l'Union des écrivains soviétiques, commençait sa lettre en expliquant les motivations du couple espagnol : « Ils ont été envoyés à Moscou par un groupe d'écrivains révolutionnaires pour négocier l'appel au Congrès de l'Association internationale des écrivains et sa tenue à Madrid cette année¹³ ». Ce Congrès constitue en effet le thème central du rapport de Stavski alors qu'il n'est mentionné qu'une seule fois dans les vingt-cinq articles et dépêches publiés sur les Alberti dans la presse centrale durant cette période.

Naturellement, le gouvernement soviétique avait été informé au préalable du projet d'organiser le Congrès dans l'Espagne en guerre. Le 20 janvier 1937, l'ambassadeur soviétique auprès du gouvernement de la République, Marcel Rosenberg, avait envoyé un télégramme secret à Moscou pour prévenir que Mikhaïl Koltsov proposait de convoquer le prochain Congrès de l'Association des écrivains début mars en Espagne, proposition soutenue, selon lui, par Álvarez del Vayo et Esplá Rizo¹⁴. Cependant, le 31 janvier, Rosenberg avait à nouveau écrit au Kremlin, cette fois-ci pour expliquer que le secrétariat de l'Association des écrivains avait bien décidé de célébrer le Congrès le 28 mars en Espagne mais qu'il envisageait une possible participation d'André Gide. Or, la publication de son livre, *Retour de l'U.R.S.S.*, et les critiques qu'il comportait, avaient valu à André Gide fin 1936 de se voir qualifier par les autorités soviétiques d'« agent du trotskisme » et d'« écrivain contre-révolutionnaire et antisoviétique ». Il faisait toutefois partie de la direction de l'Association internationale des écrivains constituée à Paris en 1935. Les écrivains français considéraient par conséquent que l'écartier du second Congrès mettrait fin à l'existence de l'Alliance tandis qu'Ilya Ehrenbourg doutait que la délégation soviétique puisse collaborer avec lui. Rosenberg concluait son message en suggérant une solution à une situation qui semblait sans issue : « Les Espagnols qui sont très intéressés par la

tenue de ce Congrès (en particulier Vayo) ont dit qu'il n'était pas envisageable sans la participation de la délégation soviétique. Selon les Espagnols, Gide leur a expliqué qu'il irait au Congrès en Espagne, ou au Mexique (qui est l'endroit probable de la réunion¹⁵). Ehrenbourg demande des instructions urgentes, car le secrétariat attend sa réponse pour le 1^{er} février au soir. Ehrenbourg considère à titre personnel que la meilleure solution est de trouver un prétexte pour boycotter le Congrès¹⁶ ».

Il manque, pour restituer complètement les échanges entre les dirigeants soviétiques, la note écrite par Boris Tal, directeur du Département de la presse et des éditions du Comité central du Parti communiste soviétique, en réponse au télégramme de Rosenberg. Nous pouvons cependant supposer qu'il se prononçait contre l'organisation du Congrès en Espagne et que Staline appuyait sa position. Finalement, l'ouverture du Congrès ne put pas se faire en mars. Tous ces éléments nous permettent de mieux comprendre le contexte dans lequel se situe le voyage des Alberti.

Au cours de leur séjour, Alberti et León revenaient constamment dans leurs entretiens avec les Soviétiques sur la question de l'appel au Congrès en insistant sur cet objectif prioritaire de leur mission. Ainsi, Stavski mentionnait dans son rapport que, selon leurs propres dires, Alberti et León avaient été chargés par trois ministres du gouvernement espagnol – Jesús Hernández, Carlos Esplá et Álvarez del Vayo – de négocier cet appel à Moscou. De plus, María Teresa León affirmait qu'Alberti reviendrait en URSS comme ambassadeur de la République¹⁷. L'objectif des Alberti était manifestement de convaincre les Soviétiques qu'il s'agissait d'une initiative capitale du gouvernement espagnol et qu'ils avaient autorité pour conduire les négociations.

Lors de ces discussions, les Alberti insistaient sur leur désir de rencontrer Staline et Dimitrov et justifiaient cette demande par l'importance de la lutte contre le trotskisme en Amérique Latine. Un rapport secret rédigé par Nicolai Ezhov, commissaire général à la Sécurité, retranscrit une longue citation de Rafael Alberti qui affirmait que « les trotskistes développent une intense activité en Amérique Latine, en s'infiltrant même dans les cercles de nos amis ». Ensuite, Alberti mentionnait la traduction de *Retour de l'U.R.S.S.*, publiée en 1936 par la Maison d'édition argentine Sur¹⁸ fondée par Victoria Ocampo. Selon ce même rapport, « la Maison d'édition sympathisait avec la cause républicaine et donnait des fonds pour la lutte contre les fascistes », mais « il y a peu, elle a publié le livre d'André Gide sur l'Union Soviétique en espagnol. Jusque-là Gide était peu connu en Espagne, mais depuis oui, et quand nous sommes partis, des camarades nous ont demandé de leur rapporter le livre¹⁹ ».

La question du trotskisme apparaissait de temps à autre dans les communiqués sur le séjour des Alberti en URSS. Il est clair que la présence ou l'absence de Gide

au futur Congrès était devenue la pierre angulaire des négociations, les Soviétiques refusant une confrontation de leur délégation avec l'auteur de *Retour de l'URSS*. Pour convaincre les Soviétiques, les écrivains espagnols insistaient sur la validité de la décision prise par les secrétariats madrilène et londonien de l'Association des écrivains d'organiser le Congrès à Madrid en mai 1937, décision qui avait été confirmée par les représentants de plusieurs pays, notamment André Malraux, Andrée Viollis et Louis Fischer. Mikhaïl Koltsov et Ilya Ehrenbourg avaient eux aussi signé l'appel. Pour toutes ces raisons, aux yeux des Alberti, le revirement soviétique concernant la rencontre des écrivains en Espagne était absolument incompréhensible. Le même rapport précise que, lors des quelques jours qu'ils avaient passés à Paris avant de venir à Moscou, Ehrenbourg lui-même, leur avait expliqué, en invoquant une instruction reçue d'URSS, que si André Gide venait au Congrès, les délégués soviétiques n'y participeraient pas²⁰.

Il semblait difficile aux Français d'empêcher la participation de Gide, dont l'autorité et l'influence étaient importantes, au motif que les Soviétiques s'y opposaient. Il pouvait en résulter son exclusion de l'Association des écrivains, ce qui, par contrecoup, entraînerait le départ d'autres intellectuels influents. Alberti informa les autorités soviétiques du soutien apporté par Gide à la cause républicaine : il était intervenu à deux reprises en faveur de la République espagnole et il avait fait un don de 20 000 francs pour aider le gouvernement légal dans sa lutte. Aussi l'ambassade d'Espagne à Paris avait-elle organisé une réception spéciale à laquelle avaient assisté André Gide, Jean-Richard Bloch, Louis Aragon, André Malraux, José Bergamín et les Alberti²¹.

Mais Alberti avait compris qu'il fallait convaincre les Soviétiques de ne pas faire dépendre la tenue du Congrès de la question de la présence de Gide. C'est pourquoi il attirait l'attention sur l'importance qu'aurait ce Congrès dans la condamnation internationale du trotskisme : « *Le Congrès a une signification énorme. Il doit révéler l'attitude de vastes cercles d'intellectuels envers le fascisme. Il doit contribuer à la condamnation politique du trotskisme non pas tant en Espagne, où il est déjà condamné, que dans les pays d'Amérique Latine, où ils [les trotskistes - N.D.A.] déploient une activité frénétique. [...] Si André Gide venait au Congrès, nous pourrions, de manière diplomatique, ne pas mentionner son livre. Personne en Espagne ne permettra un seul mot contre l'URSS. Le mieux, naturellement, serait qu'André Gide s'arrête au Mexique où il se rend actuellement.* »²² Le résultat montre que le poète sut trouver les arguments pour parvenir à ses fins. Les mots présentant le Congrès comme un moyen de lutter contre le fascisme et le trotskisme furent soulignés au crayon rouge par le destinataire du document, Staline, ce qui prouve bien l'intérêt tout particulier qu'il porta à l'exploitation de l'événement en terme de propagande, aspect jugé pour-



Les tréteaux de Madrid, María Teresa León, Paris, Les éditeurs français réunis, 1965. Coll. BDIC.

tant secondaire par les Espagnols à l'origine du projet. Il n'échappa pas à l'attention des services secrets qui suivirent les deux Espagnols pendant leur séjour à Moscou, qu'ils recevaient fréquemment la visite de José Ramón García del Diestro, l'un des diplomates de l'ambassade de la République. Ainsi, María Teresa León informa le traducteur Fedor Kélin qu'une conversation avec Diestro leur avait appris que Marcelino Pascua était parti récemment à Londres, sur invitation du gouvernement britannique, « *probablement pour négocier la fin de la guerre* »²³. Mais María Teresa León ne se contenta pas de fournir cette information aux agents. Elle leur révéla aussi qu'Álvarez del Vayo avait été invité récemment sur un navire britannique ancré à Valence où on lui avait fait une proposition au nom du gouvernement britannique : celui-ci accorderait une aide militaire à la République en échange de l'exclusion du gouvernement espagnol des anarchistes, socialistes, gauchistes et communistes²⁴. Les informations fournies par María Teresa León sont difficiles à vérifier. On sait toutefois que Vayo – que l'on a accusé d'être un agent de Moscou infiltré dans les rangs des socialistes – était en fait un partisan convaincu du rapprochement avec la Grande-Bretagne. Dans une lettre du 9 avril 1937 adressée à Luis Araquistáin, l'ambassadeur

●●●

- de la République espagnole en France, et rédigée après la visite de la délégation britannique présidée par le doyen de Canterbury en zone républicaine, Vayo expliquait : « [...] à mon avis, tout ce qu'on peut obtenir de la politique internationale pour notre cause, il faut l'obtenir à Paris et à Londres plus que partout ailleurs. Il faut convaincre Londres coûte que coûte²⁵ ». Les informations de María Teresa León se fondaient donc probablement sur les rumeurs concernant Álvarez del Vayo.

Il convient aussi de rappeler que le 27 février 1937 Vayo présenta sa démission. De son autre lettre à Luis Araquistáin, nous savons qu'il proposa alors à Largo Caballero d'éliminer du gouvernement ceux qui lui semblerait opportuns d'éliminer, à condition que lui, Caballero, reste à la tête du gouvernement et maintienne l'équilibre entre les forces politiques : « [...] s'il part c'est une catastrophe. [...] Je le lui ai dit hier soir. Tous dehors, sauf lui pour qu'il réorganise le Gouvernement comme il veut mais avec une représentation des mêmes forces et en dépassant cette terrible animosité envers les communistes²⁶ ». Il semble que la lettre d'Álvarez del Vayo contredise les informations transmises par María Teresa León aux agents soviétiques. On peut supposer que les écrivains espagnols avaient imaginé ce jeu politique complexe pour parvenir à leurs fins. Et ils réussirent car leurs paroles eurent apparemment un effet immédiat sur les dirigeants de l'URSS.

LE MOMENT DÉCISIF DE LA VISITE : LA RENCONTRE AVEC STALINE

Les documents montrent que la rencontre des Alberti avec Staline n'avait pas été planifiée. L'impression qui se dégage à la lecture des rapports secrets destinés à Staline est que les Alberti exercèrent une pression permanente sur les autorités soviétiques pour pouvoir le rencontrer. Ils insistèrent ainsi plusieurs fois sur la nécessité pour eux de rentrer très vite en Espagne car leur absence du pays en guerre pourrait être perçue comme une désertion. Le 16 mars, ils s'entretenirent avec Mikhaïl Apletin, vice-directeur de la Commission étrangère de l'Union des écrivains soviétiques et responsable de leur visite en URSS, pour lui demander quand ils pourraient rentrer en Espagne. Ils lui demandèrent également de prévenir Jesús Hernández par l'intermédiaire de Mikhaïl Koltsov, chef de cette même Commission, qu'ils resteraient quelques jours de plus à Moscou²⁷. Les deux écrivains espagnols savaient probablement que toutes leurs conversations avec Kélin et Stavski étaient transmises aux services secrets. Quoiqu'il en soit, après avoir reçu le dernier rapport contenant les informations sur les supposées négociations de la République avec la Grande-Bretagne, Staline invita, le soir même, les Alberti au Kremlin.

Plusieurs témoignages nous permettent d'avoir une idée des thèmes abordés lors de cet entretien avec Staline. Georgi Dimitrov a laissé un bref résumé de la

rencontre dans son journal. Dimitrov lui-même n'était pas présent dans le bureau de Staline, mais Serafima Gopner, haute fonctionnaire de l'Internationale communiste qui avait servi d'interprète pendant l'entretien, lui rapporta ce qui s'y était dit. Selon son compte rendu, les principaux problèmes discutés au Kremlin furent la guerre civile espagnole, la composition du gouvernement républicain et l'action de la direction militaire. Staline exprima à Alberti et León sa confiance dans la victoire républicaine. Cependant, il estimait que le peuple espagnol était incapable de provoquer la révolution prolétarienne internationale et que sa véritable mission était de vaincre le fascisme²⁸. La direction de l'Internationale n'aurait fait aucune référence au Congrès des écrivains.

Le livre de mémoires de María Teresa León, rédigé longtemps après les faits, en propose une autre version. Contrairement à Dimitrov, elle estime a posteriori que l'aspect le plus important de sa rencontre avec Staline fut le Congrès des écrivains en Espagne et elle affirme que c'est lors de cette réunion qu'ils obtinrent l'appui de Staline. Elle note : « Nous avons parlé de beaucoup de choses, notamment du Congrès des écrivains que nous pensions organiser en Espagne. Des écrivains du monde entier pour qu'ils viennent et qu'ils se rencontrent. Des séances à Barcelone et à Valence et dans Madrid assiégé²⁹ ».

Après cette visite des Alberti au Kremlin, les événements s'accéléraient. Une semaine plus tôt, le 14 mars 1937, le département de la culture et de l'instruction du Comité central du PCUS, s'adressant à Staline, avait jugé à nouveau nécessaire de refuser la participation des délégués soviétiques au Congrès international. Mais le lendemain même de la rencontre des Espagnols avec Staline, le 21 mars, se tint la réunion du Bureau politique du CC du PCUS, au cours de laquelle fut approuvée la décision d'« accepter la proposition des écrivains espagnols antifascistes à propos de l'appel au Congrès international des écrivains antifascistes en Espagne cette même année 1937³⁰ ».

Après avoir rencontré Staline et obtenu son aval pour l'appel au Congrès, les deux écrivains purent rentrer en Espagne, tandis que la presse informait les lecteurs soviétiques que le prochain Congrès des écrivains s'y tiendrait. Alberti et León se rendirent à la rédaction du quotidien *Izvestia* qui publia la brève suivante : « [...] ils ont fait part de leur grande satisfaction quant à ce voyage en URSS et ils ont souligné tout particulièrement combien l'entretien avec le camarade Staline leur avait procuré une grande joie et une impression inoubliable. Les camarades León et Alberti ont partagé leur projet de lancer, pour le printemps de cette année, l'appel au Congrès international antifasciste des écrivains en Espagne.³¹ »

Les dates du Congrès furent finalement modifiées, mais le projet aboutit et nous savons maintenant que c'est en grande partie grâce aux démarches d'Alberti et de León qui restèrent près d'un mois en Union Soviétique. Le Congrès des écrivains eut lieu en juillet de la même année

et, fait notoire, André Gide n'y participa pas. Ce fut un événement important mais ni les représentants du gouvernement républicain, ni ceux du gouvernement soviétique ne se montrèrent satisfaits des résultats. Le président de la République espagnole, Manuel Azaña, exprima sa déception dans son journal : « *Ce Congrès n'a servi à rien. Peu de participants sont venus et parmi eux, très peu étaient connus. L'apport espagnol n'a pas été plus brillant [...] tout cela coûte une fortune à l'État*³² ».

À partir du milieu de l'année 1937, le Bureau politique du PCUS commença à prêter plus d'attention à l'aide à fournir à la Mongolie et à la Chine, plutôt qu'à l'Espagne comme précédemment. L'historien Yuri Rybalkin, dans son étude sur l'aide militaire de l'URSS à la République espagnole, l'explique par le changement d'attitude de Staline face à la guerre d'Espagne³³.

Quoiqu'il en soit, au vu de leur rencontre avec Staline, Rafael Alberti et de María Teresa León remplirent parfaitement leur mission auprès de Staline. Au même titre que des diplomates expérimentés, Alberti et León obtinrent qu'à Moscou soit prise une décision favorable à la tenue du Congrès, qui, conformément à l'idée initiale du gouvernement républicain, était destiné à montrer aux écrivains du monde entier la barbarie du franquisme. Certains chercheurs ont fait remarquer qu'après la réunion avec les Alberti, Staline perdit tout intérêt pour les rencontres avec des écrivains étrangers. Mais le voyage des Alberti à Moscou démontre une nouvelle fois que les gens de lettres n'étaient pas seulement le jouet de manipulations. Ils pouvaient également participer activement aux processus de négociations politiques. ■

Notes

- Natalia Kharitonova est maître de conférences de la Faculté des sciences humaines de la National Research University Higher School of Economics (Moscou). Spécialiste des relations culturelles et littéraires entre la Russie et l'Espagne, elle est l'auteur du livre *Edificar la cultura, construir la identidad: el exilio republicano español de 1939 en la Unión Soviética*, Sevilla, 2014.
- À propos des voyages des Alberti en URSS, voir Robert Marrast, "Rafael Alberti. Un reportage inédit sur son voyage en URSS", *Bulletin Hispanique*, tome 10-11, n° 1-2, 1969, p. 335-353 ; Robert Marrast, "Le deuxième voyage de Rafael Alberti en URSS : Nouvelles proses retrouvées", *Bulletin Hispanique*, tome 88, n° 3-4, 1986, p. 357-384 ; Nigel Dennis, "Poesía bajo la nieve. Rafael Alberti y Fedor Kelyin (Moscu, décembre 1932-février 1933)", *Lenguaje y textos*, n° 18, 2002, p. 55-62 ; Allison Taillot, "El modelo soviético en los años 1930 : los viajes de María Teresa León y Rafael Alberti a Moscú", *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine*, n° 9, 2012, < <http://ceec.revues.org/4259> >. Consulté le 13 novembre 2016.
- "Poslednie izvestia", *Izvestia*, n° 52 (6214), 28 février 1937, p. 1.
- "Ispanskije revolutsionnye pisateli v Moskve", *Pravda*, n° 59 (7025), 1^{er} mars 1937, p. 6.
- Pravda*, n° 62 (7026), 4 mars 1937, p. 6.
- "Ispanskije pisateli na fabrike imeni Telmana", *Pravda*, n° 66 (7032), 8 mars 1937, p. 6.
- V. [Vladimir?] Anov, «Vetcher Tatsiana Tabidze», *Literaturnaia gazeta*, n° 13 (649), 10 mars 1937, p. 5.
- "Rafael Alberti i María Teresa León v redaktsii 'Pravdy'", *Pravda*, n° 54 (7030), 6 mars 1937, p. 6.
- "María Teresa León i Rafael Aberti v redaktsii 'Izvestii'", *Izvestia*, n° 71 (6233), 23 mars 1937, p. 4.
- Voir par exemple «Rafael Alberti i María Teresa León o besede tovarischem Stalinym», *Pravda*, n° 80 (7048), 22 mars 1937, p. 1.
- "Rafael Alberti i María Teresa León v Leningrade", *Pravda*, n° 83 (7049), 25 mars 1937, p. 6.
- Voir Sophie Coeuré, "Retour sur le «retour d'URSS». Dans les coulisses d'un mythe politique et littéraire", in Sophie Coeuré, Rachel Mazuy, *Cousu de fil rouge. Voyages des intellectuels français en Union soviétique*, Paris, CNRS éditions, 2012, p. 9-33 ; Michael David-Fox, *Showcasing the Great Experiment: Cultural Diplomacy and Western Visitors to the Soviet Union*, Oxford, Oxford University Press, 2012, 396 p.
- Archives Russes d'État d'Histoire Contemporaine (RGANI), Fonds 3, op. 34, d. 205, p. 4. En russe. Traduction de l'auteur.
- RGANI, Fonds 3, op. 34, d. 205, p. 1. En russe. Traduction de l'auteur.
- Il se réfère à la réunion avec Trotski.
- Ibid.*
- Communiqué spécial du 11 mars de 1937, RGANI, Fonds 3, op. 34, d. 205, p. 7. En russe. Traduction de l'auteur.
- André Gide, *Retorno de la U.R.S.S.*, Buenos Aires, Sur, 1936, 107 p. Traduction de Rubén Darío. (Édition originale : André Gide, *Retour de l'U.R.S.S.*, Paris, Gallimard, 1936, 124 p.).
- Communication spéciale du 11 mars 1937, RGANI, Fonds 3, op. 34, d. 205, p. 9. En russe. Traduction de l'auteur.
- Ibid.*
- Ibid.*
- Ibid.*
- Communiqué urgent d'Ezhov à Staline du 20 mars 1937, RGANI, Fonds 3, op. 34, d. 205, p. 15. En russe. Traduction de l'auteur.
- Ibid.*
- Je renvoie à Hugo García, "El turismo político durante la Guerra Civil: viajeros británicos y técnicas de hospitalidad en la España republicana, 1936-1939", *Ayer*, tome 64, n° 4, p. 288.
- Je renvoie à Cristina Rodríguez Gutiérrez, "Julio Álvarez del Vayo y Olloqui. ¿Traidor o víctima?", *Espacio, Tiempo y Forma*, Serie V, Historia Contemporánea, tome 16, 2004, p. 302.
- Communiqué urgent du 20 mars, RGANI, Fonds 3, op. 34, d. 205, p. 16.
- The Diary of Georgi Dimitrov. 1933-1949*. Ivo Banac (ed.). New Haven/London, Yale University Press, 2003, p. 60.
- María Teresa León, *Memoria de la melancolía*, Madrid, Castalia, 1998, p. 179-180.
- Rapport sur la réunion du Bureau politique du CC du PC/b/ du 21 mars 1937. Archives d'État Russes d'Histoire Sociale et Politique (RGASPI), Fonds 17, op. 3, d. 985, p. 14. En russe. Traduction de l'auteur.
- "María Teresa León y Rafael Alberti v redaktsii 'Izvestii'", *op. cit.*, p. 4.
- Je renvoie à Hugo García, *op. cit.*, p. 287.
- Yuri Rybalkin, *Sovetskaia voennaia pomoshch' respublikanskoj Ispanii (1936-1939)*, Moscou, AIRO-XX, 2000, p. 45. (Traduction espagnole : Yuri Rybalkin, *Stalin y España. La ayuda militar soviética a la República*, Madrid, Marcial Pons, 2007, 261 p.)